

L'HONORABLE JOHN J. C. ABBOTT, de la ville de Montréal, avocat, lequel étant assermenté, dépose et dit :

Q.—Vous résidez à Montréal?

R.—Oui.

Q.—Vous êtes avocat? R.—Oui.

Q.—Et vous êtes député à la Chambre des Communes? R.—Oui.

Q.—Connaissez-vous Sir Hugh Allan? R.—Oui.

Q.—Avez-vous été en relations avec lui pendant ces dernières années au sujet des entreprises de chemins de fer?

R.—J'ai été son associé dans deux ou trois entreprises de chemin de fer pendant la dernière ou les deux dernières années.

Q.—Connaissez-vous M. McMullen? R.—Je le connais.

Q.—Vous êtes au fait des accusations relatives à la construction du chemin de fer du Pacifique et à certain argent fourni pour les élections mentionnées dans la commission? Seriez-vous assez bon de déclarer en détail ce que vous savez à ce sujet?

R.—Ma première entrevue avec Sir Hugh Allan, au sujet du chemin de fer du Pacifique, a eu lieu peu de temps après la session de 1871. Je lui ai alors suggéré que cette entreprise était une chose magnifique pour un homme de sa position et de sa richesse. Ce à quoi il répondit : "Très-bien! couchez vos idées sur le papier." Mais je ne l'ai pas fait pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire de mentionner maintenant. Je n'ai pas poussé plus loin la chose.

Quand j'entendis Sir Hugh Allan parler pour la première fois du chemin de fer du Pacifique, ce fut quand il vint me trouver à Montréal, au mois de mars 1872 je crois, et il me demanda si je l'aiderais; car il devait se charger de l'entreprise. J'y consentis, et peu après je rencontrai M. McMullen à sa résidence pendant la soirée, à un dîner ou quelque chose d'analogue. Il (Sir Hugh) me dit qu'il avait fait un arrangement avec certains capitalistes américains, dans le but de former une compagnie pour construire ce chemin; qu'il avait eu des relations avec le gouvernement à ce sujet et croyait qu'il pourrait former une compagnie pour le construire, et qu'il aurait le contrat. Autant que je puis me le rappeler, il ne m'a montré en cette occasion, ni le contrat ni le contrat supplémentaire. En effet, je n'ai vu ces contrats que ces jours derniers, excepté le contrat que je vis un moment à Montréal au commencement de cette année, à une entrevue que j'ai eue avec M. McMullen et deux de ses amis, et je ne l'ai pas encore lu attentivement. Il dit que les Américains avaient rédigé un bill pour l'incorporation de la compagnie; qu'ils croyaient que le meilleur moyen de construire la route était par une corporation, et il me donna ces deux bills comme sorte de bases pour la préparation de la législation requise pour l'incorporation de la compagnie. Je les pris, et c'est là presque tout ce qui s'est passé en cette occasion.

Je n'ai pas connu les noms de ces messieurs, et je pense ne les avoir connus que longtemps après, à l'exception de M. Gregory Smith.

Je ne sais pas si quelque arrangement formel a été passé à cette époque; ou si j'en ai entendu parler; j'ignorais la nature de cet arrangement. Tout cela peut se réduire à ceci: Sir Hugh Allan se rappelant probablement ma suggestion de l'année précédente, et pensant que je pouvais l'aider par ma profession dans l'organisation des corporations, s'est adressé à moi pour préparer la législation nécessaire à la compagnie formée pour construire le Pacifique. J'ai entrepris cette besogne, et peu après le Parlement s'est réuni. Je ne saurais dire si j'ai eu de nouvelles entrevues ou de nouveaux entretiens avec Sir Hugh Allan ou M. McMullen jus qu'après la réunion du Parlement.

Je me rendis à Ottawa pendant la première semaine de la session. Je trouvai là que l'on s'opposait fortement dans la Chambre, à l'admission de l'influence américaine dans le chemin de fer du Pacifique. En effet je crois avoir dit à Sir Hugh Allan et à M. McMullen, qu'un tel sentiment se manifesterait de plus en plus et que s'ils tentaient de donner à cette entreprise le caractère d'une compagnie américaine, ils ne réussiraient pas à faire adopter leur bill.

Quand j'arrivai à Ottawa, néanmoins je m'aperçus que ce sentiment était beaucoup plus fort que je ne l'avais pensé, et je vis alors pour la première fois qu'une compagnie avait été en